



Journal Homepage: - [www.journalijar.com](http://www.journalijar.com)

## INTERNATIONAL JOURNAL OF ADVANCED RESEARCH (IJAR)

Article DOI: 10.21474/IJAR01/18118

DOI URL: <http://dx.doi.org/10.21474/IJAR01/18118>



### RESEARCH ARTICLE

#### CONTRIBUTION DES VALEURS RÉLIGIEUSES AU DÉVELOPPEMENT SOCIAL

**Assivon Afiyo**

Soeur Louise de Jésus, Docteur en Philosophie Institut ESAG-NDE/Don Bosco (Togo) Chercheure Associée au Laboratoire LAMPES de l'Université de Lomé.

#### Manuscript Info

##### Manuscript History

Received: 06 November 2023

Final Accepted: 10 December 2023

Published: January 2024

##### Key words:-

Religion, Development, Values,  
Christian Ethics

#### Abstract

The influence of religion on the development of a continent has always been a subject of reflection. In the African context, the vertiginous scale of the religious phenomenon links the underdevelopment of Africa to its belief that the failure to adopt an attitude of detachment from religious beliefs deemed superstitious and fallacious is preventing Africa from emerging. Despite a view that relegates the religious to the rank of retrograde forces, in Africa religious actors have always been vectors of social change and have been important for development initiatives. The aim of this research work is to show the significant contributions of religion to African development. From there, to indicate that development is only possible because of respect for values common to humanity, and these values are those that religion proposes to us.

*Copy Right, IJAR, 2024., All rights reserved.*

#### Introduction:-

Aujourd'hui, nul ne peut ignorer l'importance de la religion en politique et son implication dans le développement sociale, économique, et dans la résolution des conflits. Ainsi, l'effort que mène la politique pour améliorer le vivre ensemble exige que nous comprenions la religion et sa relation avec le développement.

La religion, aussi importante qu'elle puisse être, est un sujet très controversé et on s'entend très peu sur son rôle dans la société. La question est souvent de savoir si elle joue un rôle positif ou négatif dans la société. Les opinions diffèrent entre ceux qui pensent qu'elle est inoffensive et ceux qui considèrent qu'elle est un obstacle au progrès, une source de préjugés, d'ignorance, de violence et de conflit. Vue sous cet angle, penser que la religion peut contribuer au bien commun n'est certainement pas une conviction partagée de tous.

De même, la condamnation sans appel de la religion, qu'on peut déjà lire chez les matérialistes antiques, est donc une cause du passé. Lucrèce, rappelons-le, explique dans son *De rerum natura*, qu'en plus d'être fausse, parce qu'elle est une mythologie, la religion est nuisible et injuste : nuisible parce qu'elle rend impossible le bonheur de l'instant présent tout en rendant désirable l'immortalité et redoutable la mort ; injuste parce qu'elle est le meilleur instrument des despotes en faisant croire que la justice ne sera faite que dans l'au-delà et qu'en attendant, les dieux exigent des sacrifices de victimes innocentes (Jean-Michel Pouzin, 2017). Tout porte à croire que la religion n'a pas droit de cité. Pourtant, ce point de vue est injuste car il affiche et ignore les bienfaits de la religion à la vie de la société pendant des siècles ; contributions qu'on peut déceler dans le monde et conclure que le bien-être, la sécurité et le bonheur des milliers de personnes doivent beaucoup à la religion. Pour que les bienfaits de la religion pour la société en vue de son développement soient appréciés, faudra-t-il exposer ses contributions dans le monde ?

**Corresponding Author:- Assivon Afiyo**

Address:- Soeur Louise de Jésus, Docteur en Philosophie Institut ESAG-NDE/Don Bosco (Togo) Chercheure Associée au Laboratoire LAMPES de l'Université de Lomé.

En dépit d'une vision couramment répandue qui relègue le religieux au rang des forces rétrogrades, en Afrique, les idées et les acteurs religieux ont toujours constitué des vecteurs du changement social et ont été importants pour les initiatives de développement. L'engagement des missions catholiques dans le domaine de l'éducation à l'époque coloniale en témoigne.

Par ailleurs, selon Alexis de Tocqueville (1981, p. 401),

C'est le despotisme qui peut se passer de la foi, non la liberté. La religion est beaucoup plus nécessaire dans la république que dans la monarchie, et dans les républiques démocratiques plus que dans toutes les autres. Comment la société pourrait-elle manquer de périr si, tandis que le lien politique se relâche, le lien moral ne se resserrait pas ? Et que faire d'un peuple maître de lui-même, s'il n'est pas soumis à Dieu ?

Les pays africains, étant majoritairement de régime républicain et démocratique, la religion ne semble pas être un frein au développement du continent. Si tel est le cas, la religion a-t-elle encore une place dans le train de développement que veut prendre l'Afrique ? Est-elle un frein ou un protagoniste du développement ? En quoi les valeurs religieuses contribuent-elles au développement ?

Ainsi, « ce dont il s'agit ici n'est point de considérer les religions comme vraies ou fausses, ni même comme bonnes ou mauvaises en elles-mêmes, mais de les considérer uniquement par leur rapport aux corps politiques et comme parties de la législation » selon les dires de Jean-Jacques Rousseau (1865, p. 130). L'objectif de cet article est de montrer les apports non négligeables de la religion au développement de l'Afrique. À partir de là, nous indiquerons que le développement n'est possible que par le respect des valeurs communes à l'humanité et ces valeurs sont celles que la religion nous propose.

Pour mener à terme cette réflexion, nous adopterons la méthode descriptive et analytique. À partir de cette méthode, le travail sera organisé en trois parties : d'abord, nous montrerons que la religion est un fait social universel. Ensuite, nous porterons un regard critique sur la religion. Enfin nous analyserons la place de la religion dans le développement de l'Afrique.

### **La religion comme un fait social universel**

La religion est un concept polysémique, si bien qu'il n'y a pas de définition qui fasse l'unanimité. Yves Lambert parle de « tour de Babel » (Yves Lambert, 1991, p. 73-85). En effet, la religion se manifestant de façon diverse, une définition doit prendre en compte des variétés phénoménales qu'elle recèle. Par conséquent, du point de vue fonctionnelle, et dans la vision de l'anthropologie culturelle, Clifford Geertz la définit ainsi comme

Un système de symboles, qui agit de manière à susciter chez les hommes des motivations et des dispositions puissantes, profondes et durables, en formulant des conceptions d'ordre général sur l'existence et en donnant à ces conceptions une telle apparence de réalité que ces motivations et ces dispositions semblent ne s'appuyer que sur le réel (1966, p. 4).

Cette approche expose la religion comme un ensemble de symboles fournissant du sens et permettant aux individus d'inscrire leurs événements et leurs expériences dans un ordre donné du monde.

Par ailleurs, John Milton Yinger (1964) donne sens à la religion comme « un système de croyances et de pratiques grâce auxquels un groupe peut se coltiner avec les problèmes ultimes de la vie humaine ». Effectivement, les problèmes existentiels comme ceux de la souffrance, de la mort et du mal sont des réalités que l'homme supporte malgré lui. La religion, en ce sens, dispose des idéologies pour une meilleure gestion de ces faits.

De son acception substantive, on peut retenir ceci : la religion est « un ensemble de croyances et de symbole (et des valeurs qui en dérivent directement) lié à une distinction entre une réalité empirique et supra-empirique, transcendante ; les affaires de l'empirique étant subordonnées à la signification du non-empirique » (Roland Robertson, 1970, p. 47). Aussi, selon Aleksandre Volfvitch Men (1991), l'expérience religieuse est une expérience qui dépasse les concepts humains, et les tentatives faites pour l'exprimer aboutissent toujours à un appauvrissement de son contenu. C'est pourquoi toute tentative de définition doit tenir compte de la diversité des religions.

En somme, la définition unique et univoque n'existe pas pour la religion. Elle peut être comprise comme une manière de vivre et une recherche de réponses aux interrogations les plus profondes d'une communauté ou d'un groupe donné. La religion est partout dans le monde et, à cet effet, il existe plusieurs formes de religions (christianisme, islam, bouddhisme, hindouisme, et religion traditionnelle, etc.) et de divinité entraînant une multitude de croyances dans le temps et dans l'espace. L'existence de ces diverses et nombreuses religions manifeste la soif du divin de l'homme et atteste la volonté de l'esprit humain à chercher des réponses à ses questions dans la transcendance.

En outre, étant une activité sociale, la religion consiste en une communication symbolique régulière par rites et croyances. De l'avis de Jean-Paul Willaime (2012), une religion se manifeste par un culte, c'est-à-dire par un dispositif rituel et symbolique qui rassemble régulièrement des acteurs qui, de leur côté, entretiennent des rapports multiformes à ce dispositif. La religion est une caractéristique de l'humanité, un besoin, une nécessité, un indispensable à l'existence quotidienne.

Par ailleurs, « la religion, d'un point de vue sociologique, c'est bien un principe d'efficacité, mais un principe d'efficacité sociale », affirme Jean-Paul Willaime (2012, p. 122). Relevant de ce principe d'efficacité, la religion a su attirer l'attention de tous les peuples de tous les temps. Elle est ainsi considérée comme un phénomène social et mondial. Alors qu'est-ce qui anime la religion pour qu'il en soit ainsi ? autrement dit, Qu'est ce qui constitue l'âme de la religion ? Est-ce un sentiment d'appartenance à des valeurs, à des croyances, à des normes communes ?

L'homme, en tant qu'être métaphysique, jouit toujours d'une relation intime avec le transcendant. Par conséquent, il faut reconnaître que la religion est une dimension de l'homme avant d'être une expérience individuelle. En ce sens, il est difficile de la nier à l'homme. Henri Bergson l'exprime en ces termes : « On trouve dans le passé, on trouverait même aujourd'hui des sociétés humaines qui n'ont ni science, ni art, ni philosophie. Mais il n'y a jamais eu des sociétés sans religion » (2023, p. 141). La religion apparaît alors comme une constante anthropologique, si bien qu'on pourrait dire qu'elle constitue un élément essentiel et intrinsèquement lié à l'homme. Malgré la diversité des pratiques religieuses, la religion est un fait humain et c'est de la nature de l'homme d'être religieux.

Dans le même ordre d'idées, Henri Bergson, souligne que la religion assure une triple fonction sociale : primo, elle fournit une assurance contre la désorganisation grâce aux interdits qu'elle impose. Secundo, « la religion est une réaction défensive de la nature contre la représentation, par l'intelligence, de l'inévitabilité de la mort » (Henri Bergson, 2023, p. 183). Ceci dit, elle est une protection contre la dépression et l'angoisse de la mort ; tertio, « une société close ne peut vivre, résister à certaine action dissolvante de l'intelligence, conserver et communiquer à chacun de ses membres la confiance indispensable, que par une religion issue de la fonction fabulatrice » (p. 379), c'est-à-dire que la religion rassure face à l'imprévisibilité de l'existence. En ce sens, la foi en Dieu crée chez l'homme un soulagement, une quiétude et un sentiment de liberté.

Sigmund Freud (1936) renchérit au sujet de l'importance de la religion dans la vie de l'homme en lui reconnaissant également une triple fonction. Une fonction théorique : dans ce sens, elle satisfait la curiosité humaine et, sur ce plan, elle entre en conflit avec la science ; une fonction psychologique : elle contribue à apaiser la crainte de l'homme devant les dangers et les hasards de la vie. Elle apporte une consolation à l'homme dans les épreuves ; une fonction morale et politique : elle formule des préceptes, des interdictions, des restrictions qui s'imposent à tous en tant que croyant. En termes clairs, la religion satisfait notre curiosité en répondant aux questions telles que : d'où venons-nous ? Où allons-nous ? Elle apaise aussi nos craintes du lendemain en nous promettant l'assurance d'une vie future, ce qui a l'avantage de permettre aux hommes de vivre pleinement le temps présent.

Par ces fonctions, la religion répond aux besoins du genre humain ; elle apporte des réponses aux questions qu'il se pose, apaise ses peurs, le guide en lui donnant des repères. La religion assure la cohésion sociale, dans la mesure où les personnes en partageant les mêmes croyances, sont liés à la fois à leurs dieux et reliés entre eux. Grâce à la religion, la société consolide son ordre et son unité.

Bien que la religion soit un fait social inhérent à l'homme, il n'en demeure pas moins qu'elle fait souvent objet de critiques vives. Elle serait vue comme un élément négatif dans la vie des sociétés humaines. Considérée comme facteur de destruction, et donc de frein au développement, la religion est rejetée par certains auteurs.

### **Le rejet de la religion**

Hegel a consacré à la religion des réflexions intenses que récapitule son ouvrage majeur sur la question : *Leçons sur la philosophie de la religion* (2004). Dans cet ouvrage, il a tenté de penser ce qui permettrait de résoudre la crise de sens qui frappait la modernité en montrant que la philosophie et la religion ont le même objet qui est Dieu. C'est dire que philosophie et religion entretiennent un rapport. En soumettant donc le contenu religieux à la reformulation spéculative, Hegel a voulu, contre les philosophes des Lumières, réintroduire la religion dans le royaume de la raison philosophique. On se rappelle que les Lumières ont combattu les ingérences religieuses dans la sphère politique. Religion et développement ne faisaient pas bon ménage. En témoigne, pendant la période des Lumières, les idées fondamentales de développement aspiraient à l'émancipation vis-à-vis de la religion et de la domination de l'Église sur la politique. Les Lumières ont adressé trois griefs contre la religion chrétienne. D'abord, pour eux, la religion, notamment catholique, relève de la superstition. Ensuite, elle verse dans le fanatisme, c'est-à-dire une croyance aveugle en une vérité absolue et qui amène à vouloir l'imposer à tous par tous les moyens. Enfin, les Lumières dénoncent l'ingérence de la religion, notamment catholique, dans la politique. Dans cette lignée, les héritiers de la philosophie de Hegel, appelés « les jeunes hégéliens » (Strauss, Feuerbach, Marx) ont, contrairement à leur maître, critiqué le christianisme en lequel Hegel voyait le sommet du développement du phénomène religieux.

Le projet philosophique de Feuerbach de critiquer la religion est une réforme de la philosophie. Cette réforme de la philosophie consiste à en finir avec l'hégélianisme qui était incapable de contribuer à la transformation réelle de l'homme et du monde. Il s'agit de faire de la philosophie une discipline pratique et non plus spéculative comme réflexion de l'esprit en lui-même ou un savoir absolu. Or, pour Feuerbach, la religion est justement ce qui doit permettre à la philosophie de détourner son regard de la considération d'objets spirituels désincarnés, entités conceptuelles vidées de tout contenu réel immédiat. Selon l'auteur de *L'essence du christianisme*, cette réforme de la philosophie permet de comprendre comment le christianisme réalise de façon concentrée l'essence de la religion qui existe de manière dispersée dans toutes les religions. La religion est ce qui contribue à réincarner la philosophie, en la transformant. La religion n'étant que l'incarnation des désirs humains, en se préoccupant d'elle, la philosophie s'ouvre une voie vers la considération de ces désirs.

Feuerbach s'attaque ainsi à l'idéalisme qui domine la philosophie. De son avis, ce ne sont pas les Idées qui mènent le monde parce qu'elles n'existent pas à proprement parler dans un monde et sur lesquelles l'homme n'aurait pas de prise. En opposition à Platon, il affirme que les idées sont le produit de l'intelligence humaine, du cerveau qui n'est que matière. Les idées n'ont aucune existence concrète. C'est dire que c'est l'homme qui donne existence aux Idées ; toutes les idées s'expliquent à partir de l'homme. Dès lors, l'Idée de Dieu au cœur du christianisme est une création fantaisiste humaine. Pour Feuerbach, la religion est constitutive des désirs humains. Autrement dit, l'homme est un être de désirs. Mais, ne réussissant pas à les réaliser, il les projette dans un monde et dans un être parfaits et transcendants. C'est ce qui se lit à travers son ouvrage *L'essence du christianisme* (1968).

Dans cet ouvrage, Feuerbach pose bien le problème religieux en termes d'interprétation de sens. Pour lui, l'homme ne fait que projeter en Dieu, ses propres attributs : personnalité, existence, conscience, volonté, amour de soi, bonté. La religion n'est rien d'autre que la relation de l'homme à lui-même. Dans le mécanisme de la projection religieuse, l'homme ne fait qu'objectiver et extérioriser son essence. Cette projection religieuse n'est rien d'autre qu'une aliénation. L'homme religieux est un homme aliéné parce qu'il nie sa propre nature en la projetant dans un monde illusoire. Il écrit :

Le sentiment chez l'homme convertit l'actif en passif, et le passif en actif ; pour lui, ce qui pense est ce qui est pensé, et ce qui est pensé est ce qui pense. Le sentiment possède une nature onirique ; c'est pourquoi il ne connaît pas de bonheur ni de profondeur plus grandes que le rêve (Feuerbach, 1968, p. 277).

C'est pourquoi Feuerbach pense que l'essence du christianisme et de toutes les religions réside dans l'homme lui-même.

La critique marxienne de la religion dérive directement de celle de Feuerbach. La toute-puissance accordée à Dieu par la religion, selon Karl Marx, résume les impuissances naturelles et sociales de l'homme, leur aliénation, mais aussi une actualisation fantastique leur permettant d'établir une compensation idéale. Dans la religion, l'homme trouve le reflet de lui-même, mais inversé, avec ses rêves, ses espérances, ses illusions. Aujourd'hui, le foisonnement de groupes religieux est un véritable phénomène de société. Elles ont un impact sur la vie des fidèles et donc de l'ensemble de la population du moment où elles proposent un espoir d'amélioration soudaine des

conditions de vie. Elles constituent une alternative à la faillite des États puisque les citoyens-fidèles se tournent vers Dieu et non l'État pour leur bonheur. Les Églises permettent ainsi au pouvoir politique d'endormir la conscience des citoyens. Cette situation donne toute la latitude au monde politique de maintenir certaines pratiques de mal gouvernance sans que « leurs administrés ne s'en émeuvent outre mesure » (Lionel Nsadisi Bungiena, 2016, p. 65). C'est ce que Marx voulait dénoncer.

La critique de la religion chez Karl Marx tient à ce qui fait l'homme. En effet, il montre que l'homme est un être de besoins. Ses besoins véritables sont ceux de son être matériel. Toute son existence est ordonnée à la satisfaction de ses besoins. L'insatisfaction des besoins amène l'homme à chercher un substitut provisoire en poursuivant les mirages créés par son indigence. **Selon Karl Marx, la religion exprime d'abord le sentiment d'impuissance de l'homme face aux forces de la nature et l'expression de la misère réelle puisque l'homme qui se trouve dans une situation malheureuse projette son appétit de bonheur dans un autre monde et s'efforce d'atténuer sa souffrance par l'imagination d'un bonheur futur que lui accorderait un Dieu.** Il s'aliène ainsi lui-même dans un monde illusoire qui agit sur lui comme une drogue. Cette aliénation prend sa source dans la misère qui assujettit l'homme. La religion en tant que forme de vie illusoire dans laquelle l'homme se projette est une aliénation qui empêche directement l'amélioration des conditions de vie matérielle puisque l'homme se détourne de son existence concrète en espérant un bonheur dans l'au-delà. **Elle est, de ce fait, l'acte par lequel l'homme se vide de lui-même en transférant sa nature au fantôme d'un Dieu. Voilà pourquoi la religion est une aliénation. L'homme s'aliène lui-même au service d'un Dieu qui n'a d'existence que son cerveau. L'existence de Dieu signifie l'inexistence de l'homme et l'existence de l'homme suppose l'inexistence de Dieu. Ainsi, pour Karl Marx, ce n'est pas la religion qui fait l'homme, c'est l'homme qui fait la religion.**

De l'avis de Karl Marx, la religion, notamment chrétienne, est la plus néfaste de toutes les aliénations et il faut donc la détruire. En plus d'être une aliénation, elle est aussi un instrument puissant aux mains des classes dominantes pour dominer les dépossédés en les maintenant dans des conditions de misère. Elle est, de ce point de vue, dangereuse car elle prêche la patience, l'humilité, la non-violence, bref tout ce qui permet de soumettre les dépossédés dans des conditions de domination. Elle enseigne les obstacles au développement, s'y oppose en demandant aux hommes de se détourner des biens matériels, du bonheur d'ici-bas pour rechercher la félicité dans un monde illusoire. Marx dira que la religion en tant que bonheur illusoire du peuple est « l'opium du peuple ». **En effet, puisqu'elle promet le paradis pour l'autre vie, puisqu'elle prêche la patience et la résignation pour cette vie, elle détourne l'homme de travailler pour l'amélioration de son sort sur la terre. En remettant en cause la religion Karl Marx (1975, p. 197-198) affirme :**

La religion est la réalisation de l'être humain, parce-que l'être humain ne procède pas de vraie réalité. La détresse religieuse est, pour une part, l'expression de la détresse réelle, et pour d'autre part, la protestation contre la détresse réelle. La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur (...). Elle est l'opium du peuple (...). La religion n'est que le soleil illusoire qui gravite autour de l'homme tant que l'homme le gravite autour de lui-même.

En considérant la position de ces auteurs et bien d'autres encore, il se trouve que la religion est nuisible à l'homme et s'oppose au développement des sociétés humaines.

Hier et aujourd'hui, la religion est perçue comme un obstacle au progrès. Par exemple, elle est considérée comme une source des conflits dans le monde entier : Chiites contre Sunnites en Syrie, chrétiens contre musulmans au Nigéria, bouddhistes contre hindouistes, etc. Ces tensions entre communautés sont donc perçues comme ayant des origines religieuses. De même, les expériences diverses comme le fondamentalisme religieux, les persécutions et les violences meurtrières attestent de l'impact négatif du phénomène religieux sur le développement des sociétés humaines. Franck Henry Timour, dans *Le livre noir des religions*, partage justement cette position. Pour lui la religion (toutes) est par essence criminelle. En s'appuyant sur les travaux de certains philosophes à l'instar de Lucrèce, Voltaire, Blanqui, Russell pour qui la religion est un facteur de destruction, il montre à son tour que la religion est elle-même un facteur direct de déclenchement des conflits guerriers. Partant des données historiques et théoriques, il révèle que la religion est nuisible à l'humanité pour au moins trois raisons. Primo, les violences guerrières perpétrées dans le monde sont en majorité de nature religion, ce qui signifie que les religions portent naturellement la guerre en elles. Secundo, si tel est le cas c'est parce que les textes sacrés appellent tous à la violence. Autrement dit, ils « diffusent tous une violence qui ne peut servir que la guerre » (2014, p. 15). Ces mêmes textes dits sacrés encouragent l'organisation inégalitaire des sociétés en les donnant, en les justifiant et en les

pérennisant. Pour preuve, l'auteur souligne que les religions ont joué un rôle primordial dans l'esclavage. Tertio, la laïcité molle prônée par les intellectuels met en danger la paix civile. Il est clair selon Timour que la religion est un frein au développement des sociétés humaines parce qu'elles véhiculent toutes des superstitions avec comme objectifs l'embrigadement et la domination des esprits. Sa conviction est qu'il n'y aura pas de paix et donc de développement possible sans la disparition totale des religions.

En analysant la dichotomie entre religion et développement économique, Gaétan Le Quang montre que la religion a un poids considérable sur le développement de certains pays. Dans son analyse, il a su relever que la religion peut être source de pressions sur ses membres, ce qui peut paralyser le développement économique au lieu de le favoriser. En effet, les pressions redistributives qui pèsent sur les individus d'une même communauté religieuse entraînent un découragement de la part de ceux-ci et condamne, par-là, le développement économique. Il écrit qu'en Tanzanie, au Cameroun, au Libéria et au Bénin, des pays de l'Afrique subsaharienne, « dès qu'un agriculteur s'enrichit de trop, il est accusé de sorcellerie et se retrouve contraint de devoir redistribuer l'excédent de sa production aux autres agriculteurs s'il veut échapper à des sanctions plus violentes » (Gaétan Le Quang, 2014, p. 61). Ce phénomène entraîne des conséquences majeures : il conduit au découragement de l'investissement et de l'entrepreneuriat d'une part, et pèse sur le budget des habitants de ces pays dans la mesure où la croyance en la sorcellerie engendre des dépenses visant à se prémunir contre les menaces. La croyance aux attaques de la sorcellerie amène les ménages à allouer un important budget à la protection contre les attaques de sorcellerie plutôt que de penser aux investissements entrepreneuriaux.

De ce qui précède, on peut retenir que la religion présente des aspects négatifs qui peuvent constituer un frein au développement. Cependant, la religion ne peut-elle pas être plutôt un accélérateur du développement ?

### **Les valeurs religieuses, socle du développement**

La religion et le développement étaient perçus comme antinomiques. Ainsi, introduire la religion dans les études et pratiques de développement serait vu comme contradictoire étant donné que la religion est considérée à tort ou à raison comme anti-développement. Cependant, elle est un incitatif au développement des sociétés humaines. Au siècle dernier, les travaux de Max Weber ont montré à quel point les croyances religieuses impactent l'organisation des sociétés et, par ricochet, leur développement. Ainsi, la religion serait l'un des éléments principaux du développement en Europe à l'ère de la révolution industrielle. Ce développement de l'Europe serait dû à l'éthique protestante qui véhicule l'idée du travail et de l'épargne comme préalable aux investissements ; ce qui peut contribuer au développement. C'est ce qui se dégage de la pensée de Bungiena lorsqu'il affirme que « la religiosité, en véhiculant les principes moraux de l'honnêteté et de l'éthique, influence la volonté de travailler et de la productivité » (2016, p. 7).

Travailler ne serait plus vu comme une condamnation, une punition divine, mais plutôt comme un moyen de gagner le salut de son âme, de se racheter du péché. Le travail est ici présenté comme une condition du développement. En effet, Aristote et Smith ont montré l'importance du travail pour le développement car c'est à partir du travail que les humains produisent des biens nécessaires à la survie d'une société. Sans le travail on ne pourra pas véritablement parler de développement. L'éthique protestante, en inculquant cette valeur à ses fidèles –travailler pour s'enrichir-, contribuera à l'essor économique de l'Europe. Comme l'affirme Bungiena (2016, p. 10), « ce contexte religieux va précipiter le développement économique de l'Angleterre ». Ainsi, la religion loin d'être un frein au développement, en est plutôt un moteur. La religion entretient donc des liens étroits avec le développement à partir des valeurs qu'elle véhicule ou enseigne. Parmi ces valeurs religieuses, attardons-nous sur trois et voyons-en quoi elles peuvent contribuer au développement.

La première valeur qui retient notre attention est l'amour. Il est une valeur cardinale enseignée par les religions comme un facteur dynamique au service du développement. Pour comprendre la position des religions qui voient dans l'amour une condition de l'épanouissement du genre humain, nous proposons de cerner d'abord le contenu sémantique du concept.

Le terme « amour » renvoie à diverses réalités. L'étymologie grecque du mot laisse transparaître quatre dimensions : Eros (ἔρως), Storgé (στοργή), Philia (φιλία) et Agapè (ἀγάπη). Cependant, il n'est pas déplacé de penser qu'aujourd'hui la résonance que prend souvent le mot amour fait écho à Eros, au sentiment charnel et sensuel, ce qui ne correspond pas tout à fait à la conception de la valeur « Amour », moteur du développement dont les religions

font le panégyrique. L'amour que prônent les religions s'entend surtout comme Agapè, traduit en termes de « charité », un amour désintéressé et universel.

Si la religion propose l'amour comme valeur devant contribuer au développement des peuples, c'est qu'avant tout, il a un soubassement divin. « Dieu est amour », lit-on dans la première épître de Saint Jean, au chapitre 4. De son côté, le Coran à la sourate 3 dit que « Allah est pardonneur et miséricordieux ».

De ce fait, la vie en communauté est génératrice de bien quand elle est vivifiée par l'amour qui fait ressentir comme siens les besoins et les exigences des autres. D'après ce qui précède, l'amour vivifie, il donne vie. Donner vie, c'est créer. C'est aux antipodes de la destruction de la vie. Celui qui prône l'amour comme principe moral abhorre forcément les actes violents de nature à supprimer la vie. Avec l'amour comme soubassement de l'acte moral, les meurtres, les conflits, les guerres, etc. quelle que soit leur nature seraient évités.

Si donc c'est par amour que Dieu nous a créés, c'est aussi par amour que nous procréons. L'amour dicte donc la perpétuation de l'espèce humaine. En effet, la production humaine de biens nécessaires à la reconduction de l'être dans l'existence est le fruit de l'amour cherchant à conserver la vie. Ainsi, l'amour sous-tend la créativité et la production, et contribue ainsi à la croissance économique des États et au bien-être des populations. La production est le fruit du travail. Les religions encouragent le travail, car Dieu même a travaillé en créant le monde et ce qu'il renferme. Or le travail est en amont de tout développement, qu'il soit matériel ou spirituel. Et l'amour soutient la créativité et la production. Alors l'amour devient une valeur qui rend possible la croissance, le développement.

La seconde valeur est la solidarité. La solidarité est un concept polysémique en témoigne l'approche définitionnelle des auteurs. Retenons, entre autres, entraide, réciprocité et coopération. Compris comme entraide, Pablo Servigne et Gauthier Chapelle la définissent comme une « relation mutuellement bénéfique » (2017, p. 38). Cette acception montre que l'entraide est un facteur qui contribue à l'évolution de ceux qui l'exercent. Elle relève d'un devoir moral. Si ce devoir est bien assumé par chacun, il contribue à minimiser les dégâts d'autodestruction et de violence dans laquelle la culture de la compétition nous place. « Le pilier de l'entraide est la réciprocité » précise Servigne et Chapelle (p. 281). La solidarité, dans le cadre d'une relation entre personnes ayant conscience d'une communauté d'intérêts, entraîne l'obligation morale de ne pas desservir les autres (Odile Castel, 2015, p. 178). Un sens chrétien de la communion se dégage, où tous se reconnaissent comme frères, vivant ensemble et partageant les biens selon les besoins de chacun. La solidarité, comprise aussi comme coopération, a pour but le développement, la promotion sociale et économique. La coopération devient une relation mutuellement équitable entre les coopérateurs dans une perspective de coévolution. En fin de compte, la solidarité est une responsabilité collective qui tient solidairement des associés entre eux. Elle devient ce qui fonde l'unité de la société. Comme le dit Emile Durkheim (1967), sans solidarité, il n'y a pas de société.

Le compendium de la doctrine sociale de l'Église le confirme au numéro 193 : « Les nouvelles relations d'interdépendance entre les hommes et les peuples qui sont, de fait, des formes de solidarité, doivent se transformer en relations tendant à une véritable solidarité éthico-sociale, qui est l'exigence morale inhérente à toutes les relations humaines. Or, on a l'impression que dans le monde actuel, le fait que des personnes meurent de faim ne constitue plus un scandale. Au moment où certains éprouvent des difficultés financières, d'autres font tout pour accroître leurs gains au détriment des plus démunis. C'est une réalité sur laquelle la religion attire notre attention et nous exhorte à vivre les valeurs de solidarité et d'entraide nécessaires au bien-être de la communauté. La religion ne s'accommode donc pas d'individualisme. Bungiena l'atteste en ces termes : « La religion insiste donc sur des préceptes moraux tendant à créer entre les individus une solidarité communautaire. En termes plus économiques, elle tend à introduire dans la fonction d'utilité de tout individu la prise en compte de celle de tous les autres » (2016, p. 20).

Aujourd'hui, dans un contexte de mondialisation la solidarité entre les pays est présentée comme une condition au bien-être des démunis car elle peut assurer certains droits humains en favorisant un changement dans des situations des peuples défavorisés. Telle est la position de John Rawls selon laquelle « les peuples ont un devoir d'aider les autres peuples vivant dans des conditions défavorables qui les empêchent d'avoir un régime politique et social juste ou décent » (2006, p. 52). Le compendium de la doctrine sociale de l'Église au numéro 192 révèle : « Face au phénomène de l'interdépendance et de son expansion constante, de très fortes disparités persistent dans le monde entier entre pays développés et pays en voie de développement », lesquelles sont alimentées aussi par différentes formes d'exploitation, d'oppression et de corruption qui influent de manière négative sur la vie interne et internationale de nombreux États. Le processus d'accélération de l'interdépendance entre les personnes et les peuples doit être accompagné d'un engagement sur le plan éthico-social tout aussi intensifié, pour éviter les conséquences

néfastes d'une situation d'injustice de dimensions planétaires, destinée à se répercuter très négativement aussi dans les pays actuellement les plus favorisés. Cependant, l'aide n'est pas suffisante pour asseoir le développement. En plus de cela, il faut la justice qui est le socle d'un développement authentique d'une société. Cette valeur est aussi enseignée par la religion notamment l'Église catholique.

Bien que les philosophes affirment que la justice est la condition d'une vie sociale saine, force est de constater que les sociétés sont incapables d'en garantir l'effectivité. Au contraire, les sociétés se caractérisent plutôt par l'injustice. Il est alors impossible de penser une société développée sans penser la justice. La justice est la volonté constante de rendre à chacun selon ce qui lui est dû. Dans la doctrine sociale de l'Église au numéro 201, on peut lire : la justice « consiste dans la constante et ferme volonté de donner à Dieu et au prochain ce qui leur est dû ».

Le juste respecte le « droit des hommes, cette prunelle de l'œil divin sur terre, et à le prendre à cœur » (Kant, 1986, p. 1195). Cela signifie que sur la terre, Dieu tient aux droits de l'homme plus qu'à tout. C'est l'essentiel et en dehors d'eux plus rien n'a de valeur. Mais, si les droits de l'homme ont une telle importance, n'est-ce pas qu'ils constituent l'essence de l'homme ? « Les droits de l'homme ne s'apprennent pas par cœur, ils se pratiquent ou ils meurent » (Guy Aurenche et Camille Piatte<sup>1983, p. 3</sup>).

Sur ce, le Magistère social de l'Église rappelle au respect des formes classiques de la justice telles la justice commutative, la justice distributive et la justice légale. Il va sans dire que si ces trois dimensions de la justice sont pratiquées au sein des États africains, les problèmes sociaux, politiques et économiques trouveraient solution et une fois la paix établie, le développement s'en suivra à tous les niveaux.

L'injuste est celui qui transgresse l'exigence naturelle établies dans nos rapports avec autrui. C'est ce que souligne Aristote (1990, p. 216) quand il écrit : « On considère généralement comme étant injuste celui qui à la fois viole la loi, celui qui prend plus que son dû, et enfin celui qui manque à l'égalité ». Effectivement cette expression de gourmandise que manifestent certains au détriment des autres, constitue un frein au développement des États. Et du moment que le partage se fait sans justice, les difficultés surgissent, les tensions s'aiguisent et tout développement est compromis.

Les hommes ont conscience de cette fragilité humaine d'amasser pour soi uniquement. C'est pourquoi avec la religion, les hommes ont logé les lois dans un lieu transcendant lui donnant un prestige divin comme on peut le voir dans les dix commandements. Ces commandements permettent de recadrer les comportements et de réprimander toute une série de conduites contraire à la justice. La punition qu'inflige le pouvoir contre toute forme d'injustice est une marque d'un incontestable progrès. Par conséquent, l'impunité n'a pas droit de cité. Et une société qui n'irradie pas l'impunité en son sein est prête à accomplir une sorte de suicide sociale. En perpétuant l'impunité, l'État empêche également une véritable réconciliation nationale, prive la société des moyens de renforcement de l'État de droit. Par voie de conséquence, un gouvernement démocratique qui abdique face à l'impunité lègue à ses citoyens un avenir de corruption et de profonde immoralité, vidant de tout son sens les notions même de démocratie et de paix (Claire Moucharafieh, 1994).

Au demeurant, la relation entre religion et développement ne peut pas être conçue en termes négatifs en opposant la religion au développement.

### **Conclusion:-**

Quelle est la relation entre religion et développement ? La religion peut-elle contribuer au développement ou en constitue-t-elle un obstacle ? Ce questionnement a constitué la toile de fond de ce travail de recherche. Pour y répondre nous avons d'abord essayé de cerner la notion. Si la plupart des Anciens tirent le terme religion du latin « religio » et du verbe « religare » et y voient l'idée d'un lien qui unit l'homme à la divinité et des hommes entre eux, certains rattachent le concept au culte et au respect. On peut donc définir la religion comme un système de représentations des rapports de l'homme avec le monde manifestant sa dépendance par rapport à des forces qui le dépassent. La religion est donc un ensemble de croyances qui définissent le rapport de l'homme avec le sacré, une reconnaissance par l'être humain d'un principe ou être qui lui est supérieur. L'adhésion confiante à ces croyances a été longtemps synonyme de foi. La croyance, surtout en sa forme religieuse, traduit la faiblesse et l'impuissance de l'homme devant les difficultés de la vie. Si la religion est une réalité humaine c'est parce que l'homme est un être de besoins. Pensée comme telle, la religion peut être envisagée comme une institution sociale et objective parce qu'elle est la base de la culture qu'aucun peuple n'a pensée comme phénomène séparable de la vie sociale qu'elle cimente.



Nous avons vu dans ce travail que la religion est perçue comme un frein au développement. Elle constitue un obstacle au développement car la religion exerce une certaine pression ou domination sur les individus et sur l'État. La religion comme interdiction apparaît comme un faisceau de prescriptions rigoristes, de tabous négatifs qui paralysent la production et les rapports sociaux. De l'autre côté, Elle a donné naissance à une classe religieuse pratiquement coalisée avec une classe dominante, réfractaire au développement. De l'avis de beaucoup de penseurs, les États ne se sont développés que quand la politique s'est émancipée de la domination religieuse, lorsque les sociétés sont devenues laïques. En plus, la religion détruit le développement car elle constitue une aliénation. Elle empêche l'homme de pouvoir se libérer en cherchant les conditions de transformation de soi. Elle maintient les individus dans de fausses illusions. Mais, la religion ne constitue pas en soi une négation du développement. Elle ne s'y oppose pas. Au contraire, elle constitue plutôt un facteur propice à l'épanouissement.

Religion et développement peuvent être ensemble si nous articulons bien les relations qui lient les deux. Pour ce faire, la religion peut être au service du développement si nous arrivons à canaliser les valeurs religieuses vers l'épanouissement. La religion a la capacité de favoriser le vivre ensemble dans un État multicommunautaire car elle prône l'amour, la solidarité entre les communautés humaines, gage de la paix. C'est au contraire l'instrumentalisation des identités religieuses qui est source des conflits. La religion suppose aussi une certaine discipline, une bonne organisation et des principes humains. En véhiculant l'idée de justice, elle contribue à asseoir une société juste et équitable. Les pays comme les USA, le Japon qui sont pourtant religieux ont réussi à se développer, c'est dire que la religion peut être un moteur de développement en Afrique à condition que les Africains réussissent à adapter la religion au développement.

### Bibliographie:-

1. ARISTOTE, 1990, Éthique à Nicomaque, Paris, Vrin.
2. AURENCHÉ Guy et PIATTE Camille, 1983, Peut-on éduquer aux droits de l'homme ?, (Actions des chrétiens pour l'Abolition de la Torture), Paris, Cerf.
3. BERGSON Henri, 2023, Les deux sources de la morale et de la religion, Paris, SHS Le portail des sciences humaines et sociales.
4. BUNGIENA Lionel Nsadi, 2016, Religion : frein ou accélérateur du développement ? Paris, Edilivre.
5. CASTEL Odile, 2015, « La réciprocité au cœur de la structuration et du fonctionnement de l'économie sociale et solidaire », Revue française de sociologie, Vol. 15, n° 1, p. 175-192.
6. COMPENDIUM de la Doctrine Sociale de L'église, Libreria Editrice Vaticana, avril 2005.
7. DURKHEIM Emile, 1967, De la division du travail social, Paris, PUF.
8. FEUERBACH Ludwig, 1968, L'essence du christianisme, Paris, éd. Maspero.
9. FREUD Sigmund, 1936, Nouvelles Conférences sur la psychanalyse, Paris Gallimard.
10. GEERTZ Clifford, 1966, « Religion as a Cultural System », in M. Banton (éd.), **Anthropological Approaches to the Study of Religion**, Londres, Tavistock.
11. HEGEL Georges Wilhelm, 2004, Leçons sur la philosophie de la religion, Paris, PUF.
12. KANT Emmanuel, 1986, Propos de pédagogie in Œuvres philosophiques, Paris, Gallimard.
13. LAMBERT Yves, 1991, « La "tour de Babel" des définitions de la religion », in **Social Compass**, vol. 38, n° 1, p. 73-85.
14. Le QUANG Gaëtan, 2014, « La religion : un phénomène économique », Idées économiques et sociales, n° 176, p. 59-64.
15. MARX Karl, 1975, Critique du droit politique hégélien, Paris, La Dispute/Éditions sociales.
16. MEN Aleksandre Volfovitch, **Les sources de la religion**, trad. de René MARICHAL, Paris, Desclée, 1991.
17. MOUCHARAFIEH Claire, 1994, Les conséquences de l'impunité sur la société, dans FPH (Fondation Charles Léopold Mayer pour le Progrès de l'Homme), mis en ligne en mai.
18. POUZIN Jean-Michel, 2017, « Une société peut-elle passer de religion ? » « Pour quelle raison l'institution autonome du droit et de l'éthique dans les sociétés républicaines et démocratiques aurait-elle besoin d'un culte rendu au sacré ? », 7 février [http://classiques.uqac.ca/classiques/Durkheim\\_emile/division\\_du\\_travail/division\\_travail.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/Durkheim_emile/division_du_travail/division_travail.html).
19. RAWLS John, 2006, Paix et démocratie. Le droit des gens et la raison publique, Paris, Boréal.
20. ROBERTSON Roland, 1970, **The Sociological Interpretation of Religion**, New York, Schocken.
21. ROUSSEAU Jean-Jacques, 1865, Lettres écrites de la Montagne in Œuvres complètes, tome 3, Paris, Hachette.
22. SERVIGNE Pablo et CHAPPELLE Gauthier, 2017, L'entraide : l'autre loi de la jungle, Paris, Les Liens qui libèrent.
23. TIMOUR Franck Henry, 2014, Le livre noir des religions, Canada, Les Éditions de l'Épervier.

24. TOCQUEVILLE Alexis de, 1981, De la démocratie en Amérique, Paris, Flammarion.
25. WILLAIME Jean-Paul, 2012, Sociologie des Religions, Paris, Presses Universitaires de France.
26. YINGER John Milton, 1964, Religion, Société, Personne. Paris, Editions Universitaires,  
<http://journals.openedition.org/apad/4073> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/apad.4073>.